

Le débat des lecteurs

Bernard-Henri Lévy et Emmanuel Mounier

« Document », titrez-vous, en publiant des bonnes feuilles du nouveau livre de Bernard-Henri Lévy, « L'Idéologie française » (*L'Express* n° 1540).

Document, sans doute, sur les méthodes de B.-H. Lévy, mais non pas sur l'histoire de l'idéologie française. Cette présentation, qui se donne un aspect historique, est faite non pas à partir de citations plus ou moins découpées, mais à partir d'un montage de mots ou de syntagmes, méthode sur laquelle on peut faire brûler n'importe quel saint.

Ainsi, dans la première demi-page de votre document, B.-H. Lévy essaie de prouver qu'Emmanuel Mounier a été tenté et même fasciné par le fascisme. Parce que Mounier a constaté qu'il y avait dans les fascismes une vitalité, a-t-il été pour autant fasciné par le fascisme ? Il faudrait tout de même que l'on nous explique pourquoi et comment Hitler a pu mobiliser, en 1933, un peuple exsangue, au point de le conduire au désastre et à l'ignominie.

Laissons cela. Nous nous en prenons à la mauvaise foi qui inspire la méthode de B.-H. Lévy. Un seul exemple : il écrit, datant pour une fois sa citation : « En juin 1940, encore, alors que l'horreur nazie n'est plus un secret pour quiconque, il peut, ce même Mounier, toujours donner en exemple à la France la « vitalité », l'« offensivité », l'« imagination » que l'hitlérisme a insufflées à l'Allemagne. » Voici le texte d'où est extrait ce montage, il s'agit d'un article daté de juin 1940 et signé par la rédaction d'« Esprit » : « L'erreur d'optique de l'optimisme hitlérien est de se croire délivré des *puissances de mort* et de s'assurer que notre déchéance à nous est fatale. Le coup de fouet que l'hitlérisme donne à l'Allemagne en six ans, la force, la vitalité qu'il a, sous une *déspiritualisation massive*, insufflées à la molle République de Weimar sont à témoin qu'aucune déchéance n'est fatale quand sursaute l'esprit de lumière ou l'*esprit de ténèbres* » (p. 215). Nous soulignons les mots clés à l'intention des lecteurs trop confiants dans le Document.

La suite est encore plus consternante. B.-H. Lévy rapproche Mounier de Maurras et de Drieu. Il ajoute que

cette génération prépetainiste a résisté à la séduction du fascisme, non parce qu'il était totalitaire, mais parce qu'il était *étranger*. Pour cette génération d'intellectuels, « la France a une mission qui est de fabriquer français ».

Fabriquer français, pourquoi pas ? Tous les intellectuels français d'hier et d'aujourd'hui croient à la présence de valeurs françaises au sein de la civilisation occidentale. En tout cas, le reproche est cocasse, quand il s'adresse à « Esprit », qui, en juin 1940, porte encore en sous-titre « Revue internationale ».

Mais nous ne sommes pas au bout de la falsification. Après « fabriquer français », B.-H. Lévy ajoute : « Mais aussi, mais surtout, fabriquer fasciste, vraiment fasciste, authentiquement fasciste... » A ce point, il n'apporte même plus un embryon de citation. Et pour cause : il n'en trouverait pas chez Mounier.

Jean-Marie Domenach,

ancien directeur d'« Esprit »,

Paul Fraisse,

président de l'Association des amis d'Emmanuel Mounier.

L'Ecole d'Uriage

Permettez-moi quelques observations sur le « Document » de Bernard-Henri Lévy. L'expression même « Les fascismes aux couleurs de la France » n'est pas du tout conforme à celle que nous méritions à l'époque en cause. Nous étions non pas des aspirants fascistes, mais bien plutôt des nationalistes, et même plus certainement des patriotes, et nous l'avons prouvé.

Ensuite, l'évocation d'une « euphorie vichyssoise chez les élites de 1940 » est à peu près conforme à nos sentiments de l'époque avec notre devise — c'est-à-dire celle du gouvernement légal — Travail, Famille, Patrie. (...)

Ce qui est dit de l'Ecole des cadres d'Uriage, ce qui est exprimé, est assez juste, mais je regrette profondément que pour votre article, et à l'appui, vous produisiez une photographie du château alors qu'il avait été affecté comme école de cadres de la « Milice française ». Cela peut prêter à une douloureuse confusion, car, à la fin de 1942, on ne formait plus de cadres du secrétariat général de la Jeunesse à Uriage, et tous les élèves avaient rejoint le maquis ou la vraie Résistance. A la

Libération, la similitude d'uniformes entre les miliciens et nos jeunes cadres a amené quelques terribles méprises.

Il faudrait bien des pages pour développer tout cela, mais je précise qu'en Normandie aucun jeune homme de nos centres n'est parti en Allemagne au titre du S.t.o.

F. Dève,

ex-commissaire régional adjoint au Travail des jeunes-Normandie-40/45, Dieppe.

Vive protestation

Il est regrettable que Bernard-Henri Lévy traite ses sujets aussi légèrement dans son « Idéologie française ». Sur une époque aussi grave, aussi complexe et aussi amère que le furent Munich et la défaite de 1940, il y aurait beaucoup à dire, et à redire.

Ces quelques lignes n'ont pour but qu'une vive protestation contre le regard donné sur la philosophie personaliste et communautaire d'Emmanuel Mounier. (...)

Si B.-H. Lévy veut bien ne pas tronquer les textes et les pensées d'Emmanuel Mounier, et aussi, peut-être, tenter de connaître l'homme (« Esprit » de décembre 1950), je pense qu'une certaine clarté, en même temps vérité, se fera jour.

Lucienne Fouché,
Courbevoie.

Symphonie inachevée

C'est avec stupéfaction que j'ai pris connaissance des pages — pleines de contradictions — que B.-H. Lévy a consacrées à l'Ecole des cadres d'Uriage, et que vous avez publiées précédées de la mention « Document ». Grâce à cette précaution, votre responsabilité n'est évidemment pas en cause, mais le fait que vous ayez donné à vos lecteurs la primeur de ces pages consacrées au fascisme crée, pour tous ceux qui ont connu la véritable physionomie d'Uriage, l'obligation d'élever la plus vigoureuse protestation contre une telle manipulation de l'Histoire.

Je ne sais quelles sont les sources de B.-H. Lévy. En tout cas, je puis témoigner qu'il a commis un énorme contresens et j'espère que d'autres, plus qualifiés que moi (Beuve-Méry, Reuter, Delouvrier), remettront les choses au point.

Bernard-Henri Lévy

L'idéologie française



Quoi qu'il en soit, permettez à l'ancien bibliothécaire de l'Ecole de vous dire que B.-H. Lévy semble n'avoir rien compris des motivations de Mounier et de Segonzac. Un parti pris d'intellectuel esclave de sa thèse l'a littéralement obnubilé : il n'a pas vu que, malgré les pressions exercées par le Commissariat général à la Jeunesse, Uriage fut le rempart du pluralisme. (...)

L'histoire d'Uriage est celle d'une symphonie inachevée : la brutale suppression de l'Ecole, en janvier 1943, après trente mois d'existence, l'a empêchée de tenir toutes ses promesses et explique la déception dont fait état l'auteur.

F. Ducruy,
Meylan (Isère).

Pourquoi ces silences ?

Ce dossier donne des informations incomplètes ou fausses, voire scandaleuses, sur l'Ecole nationale des cadres d'Uriage (1941-1945). J'ai été au bureau d'études de cette école, chargé des questions sociales, dans sa phase « officielle », puis clandestine. Puisque B.-H. Lévy nous attribue une importance que nous n'avons peut-être pas eue d'ailleurs, encore faut-il éviter de donner à vos lecteurs une caricature.

D'abord, jusqu'à sa dissolution officielle (1943) par le gouvernement de Vichy, cette école a toujours eu deux visages : celui qu'il fallait montrer pour survivre et celui que nous devions cacher pour agir. Pendant cette période de l'Occupation, comment s'en étonner ? Pourquoi passer ce double visage sous silence ?

Il est un peu écœurant, pour nous qui avons vécu cette double aventure souvent dramatique, de voir votre journal, pour illustrer un drôle de texte sur Uriage, présenter une photographie du château occupé non par nous mais par la Milice, comme si cette succession allait de soi... Or, la vérité, c'est que nous n'avions pas eu de pire ennemi depuis notre fondation que la Milice ; si la photo que vous publiez a pu être prise, c'est parce que les militaires avaient eu enfin notre peau et qu'ils occupaient, dès la fin de 1943, « notre » château, après que nous fûmes obligés de plonger, tous cette fois, dans la clandestinité...

Quant aux stages que nous organisons, pourquoi parler seulement (et

très mal) des stages pour les cadres et pourquoi ne rien dire de nos stages ouvriers, de nos stages syndicalistes, à découvert, puis clandestins ? Pourquoi ne rien dire du rôle que nous avons joué pour continuer la contestation ajournée de 1936 dans « les camarades de route » et tenter d'arracher le mouvement des Auberges de jeunesse à la tutelle vichyssoise ? C'est bien avant notre plongée totale dans la clandestinité qu'à l'initiative de Pierre Dunoyer de Segonzac j'ai été chargé de cette opération délicate, quelque part dans les vergers de Remoulin, avec deux démocrates authentiques, laïc et chrétien bien loin de la Révolution nationale : Luc Bonnet et Marc Sangnier. Pourquoi cette contre-vérité au sujet de nos rapports avec le S.t.o. ? Nous avons été des premiers à jouer un rôle actif contre la déportation des jeunes dans le S.t.o. et dans la préparation des maquis du Vercors, avec la C.g.t. clandestine de l'Isère, dès le printemps de 1943. Là encore, je parle de ce que je connais bien, puisque c'est moi qui avais reçu la charge de ce travail dangereux, avec quelques camarades d'Uriage, comme Benino Cacérés, alors charpentier, Poly et quelques autres. Pourquoi passer sous silence notre action dans la formation des maquisards eux-mêmes, avant et après l'incendie par quatre cents nazis d'un autre château (Murinais) qui servait de couverture à notre action ? (...)

Mais tout se passe comme si Bernard-Henri Lévy, à travers vos extraits, au lieu de rechercher l'explication historique d'une forme de Résistance, projetait sur elle, trente-cinq ans après, son obsession philosophique. Celle-ci est très respectable, mais elle est aussi aveuglante pour son auteur. (...)

Joffre Dumazedier,
professeur U.e.r. sciences de l'éducation à l'université René-Descartes, président fondateur de Peuple et culture.

L'EXPRESS

Ainsi que cela a été déjà précisé, la semaine dernière, dans la réponse à la lettre d'Hubert Beuve-Méry, l'auteur de « L'idéologie française » a souligné, dans le texte même publié par L'Express, que la plupart des animateurs de l'Ecole d'Uriage étaient passés à la Résistance en 1943. Il a même explicitement rappelé dans son livre qu'Emmanuel Mounier avait été décoré après la Libération de la médaille de la Résistance. Il ne peut donc y avoir aucune équivoque à ce sujet, pas plus qu'au sujet de la photographie publiée. Quant à la philosophie de l'Ecole d'Uriage, nier qu'elle ait eu assez longtemps des accents nettement « Révolution nationale », de même d'ailleurs que le premier numéro d'« Esprit » publié après la défaite, c'est nier l'évidence et vouloir récrire l'Histoire. Certaines ambiguïtés, à l'époque, avaient des excuses : elles n'en ont pas moins existé. Si besoin est, L'Express aura l'occasion de revenir sur ce problème. — Jean-François Revel.

Hayek et la course à l'Elysée

On ne peut s'empêcher d'être impressionné par le bon sens des idées de Friedrich Hayek (« Entretien », L'Express n° 1536). Sa théorie est un véritable « Discours de la méthode de bien gouverner », comme le fut, sur le raisonnement, celui de Descartes, auquel, d'ailleurs, il se réfère. Quel dommage que tous les hommes politiques appelés à gouverner les nations libres ne soient pas ses disciples, car on peut craindre que les interférences de l'économie mondiale ne fassent échouer des émules trop isolés. (...)

Je n'ai, hélas ! pas entendu un seul de nos candidats à l'Elysée exposer un programme fondé sur sa théorie, et c'est sans doute notre manque de bon sens qui permet à un pailleasse de les concurrencer. (...)

Ferdinand Bronner,
Peymeinade (Alpes-Maritimes).

● Nous avons reçu, en réponse à l'éditorial d'Olivier Todd, « Le racisme fourbe » (L'Express n° 1541), une lettre de M. Jean-Marie Paupert dont nous publierons des extraits dans notre prochain numéro. □